
Symbolique médiévale et moderne

Michel Pastoureau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1170>

DOI : 10.4000/ashp.1170

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 164-171

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Michel Pastoureau, « Symbolique médiévale et moderne », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 142 | 2011, mis en ligne le 26 juillet 2011, consulté le 04 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1170> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1170>

SYMBOLIQUE MÉDIÉVALE ET MODERNE

Directeur d'études : M. Michel PASTOUREAU,
correspondant de l'Institut

Programme de l'année 2009-2010 : *Histoire naturelle et culturelle du porc dans les sociétés européenne.*

Le nouveau thème des conférences est prévu pour se dérouler sur deux ans. Il se propose d'étudier la place du porc dans la culture matérielle, les savoirs zoologiques, l'imaginaire, les croyances et les sensibilités, de la protohistoire jusqu'au XVIII^e siècle. Dans cette évolution de longue durée, qui conduit l'historien sur des terrains documentaires variés, un certain nombre de grands dossiers retiennent spécialement l'attention : le lexique et les faits de langue, l'élevage et l'alimentation, les classifications animales, la place du porc dans les croyances et les pratiques religieuses, les rejets et tabous dont il est victime, le monde des emblèmes et des symboles.

Les conférences de cette année ont essentiellement porté sur l'Antiquité et le haut Moyen Âge. Celles de l'année prochaine s'attarderont sur la période allant du XII^e au XVIII^e siècle.

La domestication

La domestication du porc est liée à la sédentarisation de l'homme. Elle se situe vers le septième ou sixième millénaire avant notre ère, aux confins de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. C'est un phénomène socio-économique avant d'être un phénomène biologique. Par là même, il concerne l'homme tout autant que le porc : tant que les hommes sont restés nomades, les cochons sont restés sauvages. Incapables de transhumer, ils ont été domestiqués après les moutons, les chèvres et même certains ruminants, tels les rennes ou les zébus. Il n'est du reste pas impossible que les tabous à l'encontre du porc et de sa viande soient un héritage de ce rejet par les anciens peuples nomades d'un animal incapable de les accompagner dans leurs déplacements perpétuels. L'attitude envers les animaux et la symbolique qui en découle diffèrent fortement chez les nomades et chez les sédentaires. Mais il existe de ces tabous bien d'autres explications.

L'élevage du porc s'est propagé rapidement à partir du VI^e millénaire. La facilité à le nourrir, l'abondance de sa viande et de sa graisse, sa reproduction rapide expliquent cette extension précoce dans de larges zones de l'Ancien Monde. Le problème reste de savoir d'où vient ce porc domestiqué. Certains naturalistes font dériver le cochon domestique du porc sauvage, c'est-à-dire du sanglier. Celui-ci est apparu – dans l'état actuel de nos connaissances – à l'ère tertiaire, au miocène, c'est-à-dire quelque trente millions d'années avant le temps présent. Mais il est probable que la famille des *suidés* à laquelle il appartient, lui est antérieure d'encore quelque vingt millions d'années. Les premiers sangliers, en effet, se répartissent déjà en deux « races » : le *sus scrofa*

d'Europe et le *sus vittatus* d'Asie orientale. Longtemps on a considéré que l'une et l'autre ont donné naissance aux races de porcs domestiques d'Europe et d'Asie. Aujourd'hui on en est moins sûr, et les zoologues semblent s'acheminer vers une séparation plus nette, dès la préhistoire, entre le sanglier proprement dit, avec ses différentes variétés, et les ancêtres méconnus du cochon domestique. Même si de bonne heure des croisements sont intervenus entre ces deux animaux, il s'agirait peut-être à l'origine de deux espèces différentes, appartenant toutes deux à la famille des *suidés*, comme le phacochère d'Afrique ou le pécarari d'Amérique.

Les débuts de la domestication du porc peuvent être datés à partir de restes osseux. L'analyse de fragments d'os et de dents permet de connaître l'âge et le sexe des sujets qui ont été abattus pour être consommés. Il apparaît ainsi qu'à partir du septième millénaire avant notre ère (au Turkestan et en Asie Mineure) ou au sixième millénaire (en certaines régions d'Asie orientale), les mâles sont tués plus tôt que les femelles – celles-ci étant conservées pour la reproduction – en général à l'entrée de l'hiver, lorsqu'il devient plus difficile de les nourrir. L'étude des mâchoires met en valeur l'ablation des canines, et l'examen ostéologique permet de dire si l'animal avait ou non été castré, la castration modifiant, chez le porc comme chez tous les mammifères, les formules osseuses. Ces trois pratiques – abattage précoce des mâles, ablation des canines, castration – attestent avec certitude la domestication. Il est donc possible d'en établir une chronologie (relative) et une géographie (plus solide) à partir des sites protohistoriques qui ont été fouillés. En aucun cas il n'a été trouvé trace de domestication avant le septième millénaire.

Tabous et sacrifices

À partir du troisième millénaire, le porc semble répandu sur tout le pourtour du bassin méditerranéen. Mais son statut et ses rapports avec l'homme diffèrent beaucoup selon les régions et les cultures, voire à l'intérieur d'une société donnée pendant une durée un peu longue. À cet égard, le cas égyptien est exemplaire. Méprisé par les peuples nomades du désert, le porc est élevé et consommé par les fermiers sédentaires de la vallée du Nil. Du moins jusqu'au milieu du deuxième millénaire. Car vient ensuite un abandon progressif de la consommation courante de cet animal, que l'on réserve au culte d'Osiris à qui il est sacrifié : on ne le mange plus que le jour de la pleine lune. Par la suite, le discrédit du porc continue de s'accroître : sa viande, réputée impure, n'est plus du tout consommée, et d'animal sacré offert à Osiris, dieu du Nil et de la végétation, il devient l'attribut de Seth, le dieu démoniaque de la mythologie égyptienne. Celui-ci est parfois représenté par un porc noir dévorant la lune.

Le cas égyptien n'est pas isolé. Plusieurs peuples du Proche-Orient, à partir de dates qui varient, considèrent le porc comme un animal impur et tabou : les Hébreux, bien sûr, mais aussi les Phéniciens, les Cananéens, les Crétois, plus tard les Éthiopiens et les Indiens. Les raisons de cette attitude sont diverses mais plus souvent d'ordre symbolique que proprement hygiéniques. Le climat en fait n'explique rien : dans une même région chaude, certains peuples mangent du porc et d'autres non.

Ces tabous n'ont pas cours dans le monde grec, où, dès l'époque archaïque, l'élevage de porcs représente une grande richesse. Le porc est à la fois un animal que l'on

sacrifie aux dieux et un animal que l'on mange couramment. Sa chair est plus estimée que celle du mouton (surtout élevé pour sa laine) ou que celle du bœuf (réservé aux labours). Comme plus tard le Romain, le Germain ou le Gaulois, le Grec aime se nourrir du cochon. Mais c'est aussi, avec la chèvre, l'animal qu'il offre le plus volontiers à ses divinités, notamment à Déméter, déesse de la terre cultivée et dont un porc aurait autrefois saccagé les moissons. Des troupeaux entiers sont élevés pour servir de victimes sacrificielles. Le sacrifice est toujours sanglant – ne sont sacrifiés que des animaux vivants – et définit les conditions dans lesquelles il est licite et pieux de manger de la viande. Il s'accompagne d'opérations culinaires rituelles, faisant partie du rite religieux lui-même, au sortir desquelles la chair de l'animal est consommée, soit sur place, soit ailleurs. L'homme qui a mangé l'animal consacré au dieu se trouve purifié et renforcé par la puissance vitale de cet animal. Religion et nourriture sont ainsi étroitement mêlées.

Les rites et les enjeux sont un peu différents à Rome, même si le sacrifice d'animaux constitue une dimension importante de la religion romaine. Certains animaux sont sacrés en ce qu'ils sont associés, d'une façon ou d'une autre, au culte d'une divinité : ils en sont à la fois l'attribut, la victime et l'offrande préférée. La truie est ainsi l'animal emblématique de Cérès, déesse des moissons, à l'image de la Déméter grecque. Toutefois le sacrifice sanglant d'une truie ou d'un porc à Cérès – en remerciement d'une protection ou d'un bienfait, ou simplement pour s'attirer ses faveurs – devient plus rare au fil des siècles. À l'époque d'Auguste, il est déjà remplacé par l'offrande de viande cuite ou même de produits tirés du sol, des céréales notamment. De même, assez tôt, l'usage de partager et de consommer rituellement l'animal qui vient d'être immolé à la divinité, se fait moins fréquent, aussi bien dans le culte public que dans le culte domestique. Il a pratiquement disparu au début de notre ère.

Les interdits bibliques

Aux époques bibliques, aux confins de l'Asie et de l'Afrique, certains peuples mangent du porc et d'autres n'en mangent pas. Chez ces derniers, les motifs de l'abstinence semblent liés à la réputation d'impureté qui s'attache à un animal dévoreur de charognes et d'ordures. Mais les raisons peuvent être autres : chez les Crétois et les Galates, par exemple, on s'abstient de manger du porc parce que c'est le plus sacré de tous les animaux. Il en va de même dans certaines parties du Moyen-Orient et quelques régions de l'Inde.

Rien de tel chez les Hébreux. L'usage de la viande de porc est interdit aux Israélites par la loi mosaïque, et cette interdiction n'a jamais été remise en cause, bien au contraire. Ainsi, lorsque fut fondé l'État moderne d'Israël, l'élevage de l'animal fut proscrit sur tout le territoire et l'est encore plus ou moins aujourd'hui. Aux yeux des Chrétiens, le tabou du porc est même devenu, au fil des siècles, la caractéristique principale de la culture juive, alors que l'interdit portant sur cet animal jugé impur n'est qu'un interdit parmi d'autres.

Depuis longtemps on s'est interrogé sur les raisons d'un tel rejet, qui concerne non seulement la chair du cochon mais aussi l'animal vivant (qu'il ne faut pas toucher), son cuir (sandales, souliers ou ceintures en peau de porc sont proscrits), ses entrailles, son

lait, ses sécrétions et ses organes (entrant pourtant dans la composition de nombreux médicaments) et jusqu'à son nom, que la plupart des rabbins et certains auteurs évitent d'écrire ou de prononcer, y compris ceux qui dissertent sur l'impureté de cet animal et le tabou qui en découle. Le Talmud, par exemple, pour ne pas nommer le porc, le désigne par l'expression vague et ambiguë « une autre chose » (*davar aher*).

Les raisons le plus souvent et le plus anciennement avancées pour expliquer cet interdit sont d'ordre hygiénique. L'Ancien Testament laisse entendre à plusieurs reprises que le porc se nourrit d'immondices et la plupart des exégètes, dont Maïmonide dès le XII^e siècle, en font le motif de son rejet : le cochon est impur parce qu'il se vautre dans la fange et qu'il mange des ordures, y compris ses propres excréments. À l'époque moderne, médecins et diététiciens ajoutent que la viande de porc est de digestion difficile et que dans les pays chaud elle devient rapidement malsaine. Mieux vaut donc s'en abstenir pour éviter toutes sortes de parasites et de maladies (notamment la trichinose) : ce qu'auraient compris de bonne heure les Hébreux, ainsi que certains de leurs voisins, les Phéniciens et les Égyptiens, et même des peuples plus éloignés, comme les Ethiopiens. Face à cet argument d'ordre hygiénique et climatique, on a souvent objecté que, dans le Proche-Orient ancien, plusieurs peuples voisins des Hébreux et vivant sous le même climat mangeaient communément du porc, les Moabites ou les Ammonites, par exemple. En outre, dans des régions du monde plus lointaines mais au moins aussi chaudes – la péninsule indochinoise, l'Insulinde, de nombreuses îles du Pacifique – la chair du cochon est une nourriture licite et parfaitement saine, et ce depuis la plus haute Antiquité. L'argument climatique ne tient pas.

Si la culture juive déclare le porc impur, ce n'est donc peut-être pas tant pour des raisons hygiéniques que pour des raisons symboliques. Toute société a besoin de faire porter sur certains animaux des interdictions de différentes natures, notamment alimentaires. Ces dernières font tellement partie de la vie quotidienne et de la sensibilité la plus ordinaire que les populations concernées n'en ont guère conscience. En outre, pourquoi, chez les Hébreux, le tabou alimentaire, qui concerne bien d'autres espèces animales (lapin, cheval, âne, chameau, escargot, crevette, nombreux oiseaux, etc.), s'est-il emblématiquement porté sur le porc ? Et, concernant ce dernier, pourquoi s'est-il étendu à l'animal entier, au delà du seul domaine de la chair, et même jusqu'à son nom ?

Quelques érudits ont autrefois avancé des raisons d'ordre totemique : le porc (ou le sanglier) aurait été l'animal totemique des clans hébreux primitifs et, en raison de cette parenté mythologique, il serait devenu tabou. Cette hypothèse, parfois avancée par l'anthropologie freudienne, est aujourd'hui abandonnée, notamment parce qu'elle déplace en Palestine des pratiques culturelles qui concernent surtout les domaines amérindien et océanien. Mais force est de reconnaître que certains auteurs grecs anciens (Plutarque par exemple) se demandaient déjà si l'interdit du porc chez les Hébreux n'était pas dû à ce que cet animal était ou avait été pour eux un animal sacré.

Plus solide et plus simple (trop simple ?) apparaît une explication de nature proprement historique, parfois proposée au XIX^e siècle : animal votif et sacrificiel dans une large partie du Proche-Orient ancien, le porc aurait notamment servi aux sacrifices idolâtriques des Cananéens, peuple qui occupait la Terre promise avant l'arrivée des Hébreux. D'où la proscription par la loi mosaïque d'un animal jouant un rôle aussi important dans une religion concurrentes et des pratiques culturelles combattues.

Au-delà du mépris envers les Cananéens, leurs croyances et leurs usages, ne peut-on pas voir dans la distinction opérée par les Hébreux entre le pur et l'impur – distinction large et complexe – une volonté de se différencier des autres peuples et, par là même d'affirmer leur identité? voire de se proclamer pur dans un monde impur, en un mot de se sanctifier? Cette hypothèse a séduit plusieurs anthropologues contemporains.

Le cousin de l'homme?

En remontant plus haut, certains protohistoriens voient dans le porc l'animal propre aux fermiers sédentaires, et donc l'animal rejeté ou honni par les peuples nomades – ce que sont les tribus primitives des Hébreux – éleveurs de moutons, de chèvres et de chameaux, tous animaux qui peuvent les suivre dans leurs déplacements. D'autres font observer que l'élevage du cochon nécessite de grandes quantités d'eau, laquelle est rare au Proche-Orient. D'autres encore soulignent la nécessité séculaire de conduire les porcs dans les forêts pour les nourrir : dans les régions privées de forêt, il faut les alimenter avec des grains et donc prélever à leur profit une part importante de la nourriture destinée aux hommes. Ces dernières explications sont sans doute fondées mais elles ont un côté positiviste que l'historien des sociétés anciennes accepte avec réticence.

Plus séduisantes sont les explications d'ordre taxinomique, développées par quelques anthropologues. Ceux-ci remarquent que le porc n'est pas le seul animal déclaré impur par le Lévitique et le Deutéronome, tant s'en faut. Il ne faut donc pas l'envisager isolément mais prendre en compte toutes les espèces considérées comme impures. Or si certaines se nourrissent bien d'immondices et de charognes, d'autres pas du tout. C'est pourquoi, plutôt que de mettre en avant les mœurs et le régime alimentaire des animaux concernés il vaut mieux partir des connaissances et des classifications zoologiques. Non pas celles d'aujourd'hui, bien évidemment, mais celles des époques bibliques. Semblent ainsi déclarés impurs et tabous tous les animaux qui ne réunissent pas les critères de classification habituels. Ils sont « hors catégories », inclassables donc suspects et dangereux : le porc parce qu'il ne rumine pas alors qu'il a le sabot fendu comme tous les ruminants ; le corbeau, le vautour et les oiseaux de proie parce qu'ils mangent de la chair alors qu'ils volent ; la crevette, la langouste, l'anguille et d'autres espèces aquatiques parce qu'elles nagent mais ne présentent ni écailles ni arrêtes.

À moins de considérer que les interdits bibliques répondent à la seule volonté divine et qu'il est vain et illicite de leur chercher une explication rationnelle – position adoptée par beaucoup de rabbins – c'est peut-être du côté de ces hypothèses taxinomiques qu'il faut aujourd'hui chercher pour comprendre les interdits alimentaires ayant cours dans le Proche-Orient ancien.

Il est cependant une raison qui semble aujourd'hui plus fondée que toutes les autres : le cousinage biologique entre l'être humain et le cochon. Cette parenté, bien connue des sociétés anciennes, aide à mieux comprendre non seulement les tabous mais aussi la symbolique fortement ambivalente du porc, construite à la fois sur l'attrait et le rejet. Pour les savoirs antiques et médiévaux, trois animaux seulement sont pensés comme des « cousins de l'homme » : l'ours, en raison de son aspect extérieur, de son régime alimentaire, de ses mœurs et de son comportement sexuel

(longtemps on a cru que l'ours mâle était attiré par les jeunes filles, qu'il enlevait et violait); le cochon en raison de son anatomie interne, de sa physiologie, de ses maladies, de son caractère omnivore, de son intelligence et de sa sensibilité; et le singe, à propos duquel plusieurs encyclopédistes du XIII^e siècle précisent : « en fait, contrairement à l'ours et au cochon, le singe ne ressemble pas du tout à l'homme mais il est tellement diabolique qu'il fait semblant de lui ressembler ».

L'idée d'un cousinage entre l'homme et le porc est donc ancienne. Dans les récits mythologiques elle s'exprime surtout par le thème de la métamorphose : des humains sont changés en porcs et inversement. Le livre X de l'*Odyssée*, par exemple, nous raconte comment les compagnons d'Ulysse, errant sur les mers après la ruine de Troie, abordent sur l'île d'Aea, possession de la redoutable magicienne Circé. Celle-ci leur fait bon accueil, leur offre un banquet puis, comme elle a coutume de le faire avec ses visiteurs, les transforme en pourceaux en leur faisant boire un philtre et en les touchant de sa baguette magique. Grâce à une herbe protectrice fournie par le dieu Hermès, Ulysse échappe à la métamorphose et menace Circé de la tuer. Mais il tombe sous le charme de la magicienne dont il partage l'amour et la vie pendant quelque temps. Il obtient néanmoins qu'elle rende à ses compagnons leur nature humaine.

Le christianisme et le porc

L'attitude première du christianisme à l'égard du porc est issue des traditions bibliques. Pour le Moyen Âge chrétien la Bible est non seulement *le* livre sacré par excellence mais aussi un ouvrage de référence scientifique, une authentique encyclopédie, spécialement utile à consulter dans le domaine de l'histoire naturelle. Elle sert de fondement à la théologie, à la prédication, à l'enseignement. Autorité suprême, elle se lit et se glose à plusieurs niveaux. Toutefois, quel que soit le point de vue envisagé, la place du porc dans les Écritures est toujours dévalorisée. Pour l'Ancien Testament, c'est l'animal impur par excellence et l'attribut privilégié du monde païen et des ennemis d'Israël. Être gardien de pourceaux – ce qui est interdit aux Hébreux – est l'image de la déchéance suprême. Le Nouveau Testament conserve cette tradition négative, notamment dans la parabole du fils prodigue qui, après avoir dilapidé tout son bien, est obligé de devenir gardien de cochons (Luc, 15, 11-32).

Car le Nouveau Testament ne réserve pas au porc un sort meilleur que l'Ancien. Les Évangiles relatent en détail l'épisode du possédé que le Christ et les apôtres rencontrèrent au pays des Geraséniens. Un grand nombre de démons avaient pris place en lui et l'empêchaient de mener une vie normale car il était constamment hors de son sens, vivant dans des tombes et refusant de porter des vêtements. Jésus ordonna aux démons de sortir de cet homme et d'entrer dans un troupeau de porcs qui paissaient dans la montagne toute proche; ce qu'ils firent. Tandis que le possédé retrouvait ses esprits et se mettait à prier, les porcs, au nombre d'environ deux mille, se précipitèrent du haut de la montagne dans le lac de Tibériade (Mat., 8, 30-34; Marc, 5, 9-20; Luc, 8, 30-39). Ce passage de l'évangile a beaucoup frappé les hommes du Moyen Âge. Il a été repris et commenté par les prédicateurs et les théologiens et a contribué à faire du porc l'un des attributs de Satan. Non seulement le diable prend une forme porcine

pour venir tourmenter les hommes et les femmes, mais il grogne comme un goret et, comme lui, il aime à se vautrer dans l'ordure.

Attribut de Satan, le porc est aussi celui d'un certain nombre de vices personnifiés : d'abord la saleté (*sorditas*) et la glotonnerie (*gula*), plus tard la luxure (*luxuria*) et la colère (*ira*) ; dans ce dernier rôle, toutefois, c'est plutôt le sanglier que le cochon domestique qui est sollicité. Des chapiteaux romans jusqu'aux livres d'emblèmes des XVI^e et XVII^e siècles, le porc sert ainsi de monture, de compagnon ou d'attribut à des personnifications allégoriques de chacun de ces vices. Plus simplement encore, il est l'image stéréotypée du péché ou des hommes pécheurs, qui vivent ou se conduisent comme des porcs. Dans les sermons des Pères de l'Église comme dans ceux des réformateurs protestants cette comparaison est tellement récurrente qu'elle perd son efficacité. Plus originale est la comparaison qui associe le porc à l'homme relaps ou à celui qui, après avoir confessé ses péchés, retombe dans le vice et dans l'erreur, à l'image de la truie du Nouveau Testament qui « à peine lavée retourne à son bournier, comme le sot à sa folie et le chien à son vomissement » (2 P 2, 22).

Le gibier préféré des chasseurs

Fort, sauvage et courageux, le sanglier est un animal admiré des Romains. Plusieurs grandes familles l'ont choisi pour nom ou pour emblème, et sa chasse est un des sports favoris de la société aristocratique. Elle est d'autant plus recherchée qu'elle est dangereuse, tandis que la chasse au cerf, animal réputé peureux, est sans péril. Cette chasse au porc sauvage, déjà célébrée par Homère, est un thème classique de la littérature grecque et romaine : elle se pratique à pied, avec l'aide de meutes spécialisées ayant pour rôle de rabattre l'animal vers des filets où les hommes l'attaquent au corps à corps, simplement armés d'un épieu. Gibier de choix, le sanglier constitue ainsi une des pièces maîtresses de la gastronomie romaine, laquelle atteint son apogée au II^e siècle de notre ère.

Les sangliers les plus appréciés sont alors ceux que l'on importe de Gaule, réservoir inépuisable de porcins. Moins redoutables que celles de Germanie, les immenses forêts gauloises de chênes et de hêtres n'abritent pas seulement des animaux sauvages : d'immenses troupeaux de porcs domestiques viennent s'y gaver de glands et de faines. Ils constituent une des grandes richesses de la Gaule, leur viande étant en partie destinée à l'exportation vers Rome et l'Italie, voire vers l'Orient méditerranéen. Jusqu'à l'époque des invasions barbares, les salaisons gauloises sont consommées dans presque tout l'Empire.

Cette richesse économique procurée par le cochon domestique fait écho à une forte dimension religieuse incarnée dans le porc sauvage. Celui-ci est l'animal le plus valorisé de la mythologie celtique : attribut du dieu Esus, ancêtre de tous les autres dieux, il représente à la fois la force spirituelle et l'énergie créatrice. Sa chasse est souvent une chasse rituelle, qui donne naissance à des récits fabuleux et des exploits légendaires, mettant en scène des animaux gigantesques et des chasseurs infatigables. Les Germains ne sont pas en reste qui, comme les Romains, considèrent la chasse au cerf comme une chasse de peu d'intérêt et qui, comme les Celtes, lui préfèrent celle de l'ours, roi de la forêt, et celle du sanglier, le plus courageux de tous les animaux. Pour

le jeune Germain, affronter un ours ou un sanglier en combat singulier, dans un corps à corps sanglant où l'homme et la bête ne semblent plus faire qu'un, constitue un rite de passage obligé pour devenir un guerrier adulte.

Animal votif, nourriture sacrificielle, gibier royal, attribut du pouvoir spirituel (comme le druide et l'ermite, il vit solitaire dans la forêt), le sanglier est valorisé par les sociétés européennes anciennes. À l'ours il dispute le titre de roi de la forêt et incarne comme lui la force et le courage. Comme tel il joue un rôle important dans le monde des insignes et des emblèmes. Au premier siècle avant notre ère, l'image du sanglier se rencontre ainsi aussi bien du côté des légions romaines que chez les tribus gauloises et germaniques, particularité que ne manque pas de relever César dans sa *Guerre des Gaules* et qui le conduit à souligner la vaillance du noble animal : le sanglier c'est le courage absolu. Quelques siècles plus tard, le sanglier est, avec le corbeau et l'ours, l'insigne favori des peuples barbares dont les invasions mettent fin à l'Empire romain d'Occident. Il conserve ce rôle pendant tout le haut Moyen Âge, et lorsque naît l'héraldique, dans le courant du XII^e siècle, le sanglier devient tout naturellement une des premières figures du blason. Dans les textes littéraires allemands et scandinaves, il reste même jusqu'au XIV^e siècle la figure héraldique stéréotypée du parfait chevalier, tandis qu'en France et en Angleterre ce rôle est tenu par le lion.